

Quand Henri Maldiney s'intéresse à la traduction

Bénédicte Coste

▶ **To cite this version:**

Bénédicte Coste. Quand Henri Maldiney s'intéresse à la traduction : Sur " Sur la traduction : langue parole poésie " (2003, rééd. Phénoménologie et sciences humaines. Actes du colloque de l'Université de Lausanne des 3 mars et 18 novembre 2009, Lausanne, L'âge d'homme, 2010, 35-55). Doctorat. Université de Bourgogne, France. 2019. halshs-02334461

HAL Id: halshs-02334461
https://shs.hal.science/halshs-02334461

Submitted on 26 Oct 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Sur la traduction : langue parole poésie » (2003, rpt *Phénoménologie et sciences humaines. Actes du colloque de l'Université de Lausanne des 3 mars et 18 novembre 2009*, Lausanne, L'âge d'homme, 2010, 35-55)

Bénédicte Coste, Université de Bourgogne

benedicte.coste@u-bourgogne.fr

Présentation :

Maldiney (1913-2013) : un philosophe majeur de la seconde moitié du 20e siècle, à la jonction de la phénoménologie, de la psychiatrie et de l'esthétique.

Thierry Paquot (urbaniste) : « Henri Maldiney explore avant tout l'être des étants dans leurs multiples modes d'apparition, de manifestation. Penseur de la folie ou théoricien de l'art, ses préoccupations recouvrent avant tout les notions de « présence », du « sentir » (à la suite d'Erwin Straus) et d'« ouvert », à la lumière du concept d'« existence ». Heideggérien « indépendant », s'il s'imprègne de la pensée d'Heidegger, c'est en la questionnant afin de déclencher une « pensée pensante ». C'est un homme de parole, du *logos*. Il n'écrit pas des essais mais rédige *un enseignement* toujours en train, en élaboration. Les répétitions, d'un texte à l'autre, participent au processus de formulation variée d'une même préoccupation existentielle. » (https://www.philomag.com/lactu/thierry-paquot-ici-la-pensee-est-jaillissante-genereuse-8662)

Ex : La présence, le sentir, l'Ouvert

Un seul texte publié consacré à la traduction, mais Maldiney est un traducteur (helléniste, germaniste), enclin à la néoténie et pratiquant un style posant des problèmes à tout traducteur.

Organisation de l'intervention

- De la linguistique à la philosophie heideggérienne : une voie étroite
- La poésie comme épreuve de la parole et séjour des hommes : l'enseignement d'André du Bouchet
- La traduction comme poésie, la traduction comme acte fondamental

Traduire nous dit Maldiney est lié à parler. Il n'existe pas en latin (μεταφράζω en grec) de terme pour désigner la traduction avant Cicéron. Apparaissent *transferre* puis *traducere* au 2e

siècle. Maldiney linguiste comprend la langue comme un parler (*Worte*) OU un système de mots (*Wörter*) avec lequel l'homme entretient un rapport objectif. A ses yeux, le passage du parler au système de mots signifie un changement dans la manière de « s'entendre au monde à même l'acte de langage » (35). Ce rapport est tributaire du rapport historique, ou plus précisément linguistique de l'homme à la langue puisque Maldiney évoque des « âges linguistiques ». (Cf *Aîtres de la langue et demeures de la pensée*, 1975). Il prend l'exemple de la Grèce classique où *hellenizein* signifie parler et se comporter en Grec. La diversité des peuples grecs avait un *éthos* qui les accordait au niveau du sentir. Il s'agit d'un rapport au langage différent du nôtre qui ne se situe pas dans l'ordre des mots mais dans celui des noms.

Pour Maldiney toute langue implique « une façon de s'ouvrir au monde, d'en user avec lui » (36). Ce qui signifie que « le passage d'un idiome à un autre exige un saut, c'est-à-dire qu'on se transporte d'un bon à l'origine commune du langage. » (36) Mais, poursuit le lecteur de Lohmann qu'il est[1], parler une langue c'est parler « un système déterminé par l'articulation réciproque des trois concepts de langue, de mot et de signification » (Lohmann), soit ce qu'il appelle un « système objectif incorporé » (36). Lorsque nous parlons, nous appelons et nous nous réapproprions les « unités de puissance de la langue » (36) avec leurs « tensions constitutives ».

Lorsque nous parlons, nous nous mettons en lien avec le système de la langue qui fait médiation entre nous et les « choses » (Maldiney phénoménologue). Nous avons rapport aux mots (et non plus au nom) pour parler les choses. Selon Lohmann, repris par Maldiney, il s'agit d'une dégradation : nous ne parlons plus les choses « à travers les noms, mais à travers les mots. » (36) Le nom, selon Lohmann « au commencement était tout maintenant n'est (presque) rien. » (Lohmann 1973, p. 173). Pourquoi donc ? A cause de la signification, notion apparue chez les Stoïciens avant de passer dans la langue latine et de remplacer le nom (*e touomatos dunamis*) du *Cratyle*. Selon Lohmann, au 2e siècle, avec Chrysippe, le nom se scinde en deux : le nom propre et le mot « par lequel la chose est appelée telle ou telle. » (Lohmann, cité p. 37) A partir de là s'effectue la scission entre nomination et signification. Et Maldiney commente : « Appeler les choses en les nommant n'est pas les signifier par des mots. » (37)

Qu'est-ce qu'un mot ? Selon Maldiney, c'est un « complexe simplicial de deux éléments : sens et son » (37) Maldiney cite Saussure (*Cours de linguistique générale*, p. 99) pour lequel le mot est un rapport entre « l'image auditive et le concept dans les limites du mot, considéré comme un domaine fermé existant par lui-même. » (37) Toutefois, Maldiney ajoute à Saussure que le mot n'a pas d'autonomie, ni d'auto-référentialité (ce qu'il appelle son

[1] Cf « Le concept de nom », 1955 ; *Philosophie und Spachwissenschaft*, 1965.

« terrain de vérité », 38). Il cite alors le linguiste Gustave Guillaume qui conçoit la langue comme une articulation, une structure, ce qui implique la dépendance du mot.

Maldiney rejoint Saussure pour penser signifié et signifiant comme « parties d'un tout ayant en soi son sens d'être. » (38) Il le suit sur l'arbitraire du signe en posant que le signe n'a pas en soi « sa raison d'être ». Le mot n'a pas de signification intrinsèque ; il est une unité à l'intérieur d'un système, d'un « ensemble ayant la nécessité intérieure d'un système : la langue. » (38) C'est au niveau de ce système que signifié et signifiant s'ajointent. Un mot est une unité de la langue. Et Maldiney reprend alors Lohmann (*Le concept du nom*) concevant la langue comme « un système objectif de signes se rapportant à l'objectité par des entités appelées mots, ceux-ci ne consistant que de ce rapport qu'il est doué nativement d'une ou de plusieurs significations. » (Lohmann, p. 174, cité p. 39) Toutes les langues ont pour principe de « signifier l'être des choses sous la forme de l'objectité » (39).

Mais, poursuit-il, l'objectité n'est pas la réalité et une langue de signification permet d'énoncer du dicible, des *lekta*. Parler une langue de signification, ce n'est pas avoir accès « aux choses mêmes avec lesquelles nous avons réellement à faire, aux *pragmata*, à ce qui surgit dans la rencontre (*tugkanon*) c'est-à-dire l'étant en tant que tel en coprésence avec lequel nous nous surprenons à être. » (39)

On aura reconnu les thèses du premier Heidegger sur l'être et l'étant, que Maldiney va reprendre er radicaliser durant toute sa carrière. L'étant entre en présence et demande à l'homme « en souci » de légitimer cette présence afin d'ouvrir un monde auquel être, et donc d'ouvrir « l'étant à la dimension du sens » (39). Dès lors, Maldiney va se livrer à une analyse heideggérienne de la langue (*die Sprache*) pour aborder la traduction.

On rappellera que chez Heidegger le *Dasein* signifie « être *le* là, être le là d'un monde en chacun de nos actes qui se déploie en lui et en chacune de nos paroles par lesquelles la langue parle. *Die Sprache spricht*. Le mot donne accès à une chose signifiée, à un moment « de ce monde dont, en parlant, nous ouvrons le projet. » (39) Et l'homme est le « plasmateur » (néologisme) du signifiable du monde à travers la langue.

Toutefois, entre langue et parole, la rupture demeure car ce que nous voulons dire à travers la langue et ce que la langue veut dire en nous ne se recoupent qu'imparfaitement. Et dès que nous avons à dire une présence plutôt qu'une objectité, les potentialités ne sont pas pré-signifiées à partir des exprimables de la langue. Littéralement, le mot nous manque. Pour Maldiney, la présence se définit comme « (*prae-sens*), … se tenir à l'avant de soi dans l'ouverture » (40). Et la présence ne peut se dire que par la parole « présente à cette ouverture en puissance de laquelle la langue n'est pas.

S'il y a discontinuité entre langue et parole, il y a discontinuité de la parole à la langue. La parole devenant « langue fermée sur soi » introduit « dans le dire une faille que ne comblent pas les premières racines des langues. » (40) L'étymologie ne nous aide pas à mieux dite. Ce qui est fondamental est le langage.La langue ne se prête à la parole que par ce que Maldiney appelle « ces déchirures où filtre encore cette ouverture, celle du langage s'ouvrant. » (40) Le moment inaugural, le moment « aperture », ou « apertural » comme le dit souvent Maldiney, n'est pas « signifiable. » (40)

Maldiney contredit Benveniste posant que le « Je » et le « Tu » en langue sont « des signes vides qui deviennent pleins dès qu'un locuteur les assume dans chaque instance de son discours. » (cité p. 40) Pour Maldiney cette instance présuppose « l'éveil de la parole », et avant toute instance particulière de discours un « *vouloir-dire* emport(ant) avec soi l'exigence originaire propre à l'existence humaine de s'ouvrir à elle-même en éclairant à soi, de muter l'indicible en dicible en se disant. » (40) Or passer, sauter de l'indicible au dicible, ce n'est pas actionner la langue pour signifier mais « c'est amener ce dont il est parlé, *l'absent*, à la présence que constitue la co-présence des interlocuteurs, laquelle est de l'ordre de la rencontre, non de l'objectité. » (40) Maldiney refuse donc une analyse linguistique de ce qu'est parler au profit d'une analyse phénoménologique, laquelle détermine son analyse de la traduction.

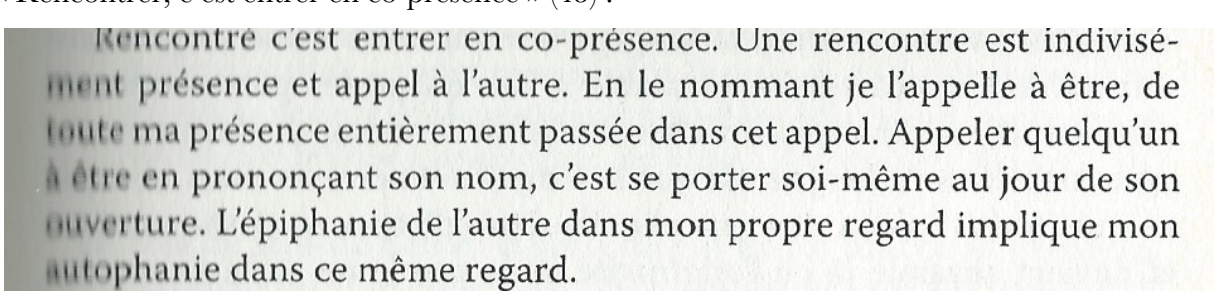
Il précise ensuite que la question de la naissance du langage n'est pas celle de l'origine des langues. Toute langue, dit Maldiney, est un système « non saturé dont la complétude ou l'incomplétude n'est pas décidable en elle. » Cette fois Maldiney se tourne vers le linguiste G. Guillaume pour expliquer la différence entre naissance du langage et origine des langues

Maldiney revient alors à la question du nom propre qui n'est pas une catégorie linguistique relevant d'un « ensemble défini par des règles de correspondance et de transformation. » (41) La nomination est ouverture au langage, elle appelle, elle ne signifie pas. Elle appelle l'essence individuelle, « auto-affirmative » (42) d'un être mais tient en suspens son événement apparition dans une exclamation assertive.

Définissant l'existence humaine comme appel, Maldiney poursuit : nommer c'est appeler l'autre à être de toute ma présence entièrement passée dans cet appel. Le nom assume « le caractère exceptionnel de l'existence » et la nomination est l'« originaire du dire ». Issu d'une « lucidité de puissance » (non de savoir) le langage met en tension (et perdure) *dire à* et *vouloir dire*. Tous deux sont suspendus au « il y a qu'il y a ». C'est là reprendre les analyses heideggériennes de la parole dans ses *Essais et conférences*, analyses s'appuyant entre autres sur la poésie d'Hölderlin.

Or la traduction d'une langue à une autre n'est possible qu'entre langues de signification. Chacune communique à travers des exprimables tandis que tout le dicible consiste en « moments de sens qui sont isomorphes d'une langue à l'autre, comme autant de positions dans un système de possibles d'une langue à l'autre. » (43) On peut donc penser que tout est traduisible dans le registre des langues de signification et de l'objectité. Il reste toutefois des cas particuliers.

Maldiney revient d'abord à la nomination en s'appuyant toujours sur Lohmann et pose qu'elle est « l'ouverture du langage. Elle ne signifie pas. Elle appelle. » (42) Elle appelle la chose à sortir du retrait pour apparaître et faire événement : l'événement de son apparition qui nous convoque alors à l'existence. A ce moment nous l'appelons à perdurer, nous appelant nous-mêmes à exister à cette ouverture, à « exister cette ouverture » selon Maldiney amenant sa langue au ras du réel, de ce qui se passe lorsque nommant, nous introduisons cette brisure dans le continuum qui est aussi le continuum de notre vie, lorsque nous n'ek-sistons pas, lorsque nous ne sommes pas présents à ce qui arrive, à ce qui advient, à l'Ouvert. Or nommant, nous faisons l'expérience de ce « moment apertural de la présence exposée à elle-même dans l'éclaircie de sa manifestation » (42), moment qui est co-originaire avec le « moment apertural de la langue » (42). L'appel que nous lançons est comme un cri (et le cri occupe uen place centrale dans la pensée maldinienne comme l'a mis en valeur Rodolphe Olcèse) prend forme dans la « tournure du nom ». Maldiney se situe alors non dans le discours courant objectivisant, mais dans un verbe poétique, *poiétique* qui fait tire la chose de l'occultation en la nommant. Avec le nom, nous quittons la sphère de l'unité distinctive pour entrer dans le registre de l'événement-avènement. Le nom nous renvoie à notre condition d'appelant, d'appelant au-dehors « dont nous existons l'ouverture » (42 car pour Maldiney : « Ex-ister, c'est se tenir hors dans un appel ouvrant » (42) qui n'a pas de place dans le système des signifiables. Au signifié, au système fermé de la langue, Maldiney oppose la rencontre, seule capable de nous placer dans un rapport authentique à une chose, un être, un autre. « Rencontrer, c'est entrer en co-présence » (43) :


Rencontre c'est entrer en co-présence. Une rencontre est indivisément présence et appel à l'autre. En le nommant je l'appelle à être, de toute ma présence entièrement passée dans cet appel. Appeler quelqu'un à être en prononçant son nom, c'est se porter soi-même au jour de son ouverture. L'épiphanie de l'autre dans mon propre regard implique mon autophanie dans ce même regard.

D'où la valeur, la puissance accordée par Maldiney au nom qui en assumant le « caractère exceptionnel de l'existence » fait de la nomination « l'originaire du dire. » (43) Le

sujet, le nouveau-né lance un cri, un appel à l'autre (à l'Autre), advenant à la présence et trouvant dans « l'épiphanie » de l'autre son « autophanie » (songeons aux bébés jubilant lors que l'on les regarde). L'homme « se traduit lui-même en la disant (cette éclaircie) » (43). La traduction est donc une activité ontologique.

Ex-sister ne peut advenir que dans l'ouvert lui-même lieu de la tension entre *à dire* et *vouloir dire*. Pour Maldiney, le langage « s'origine à une lucidité de puissance (non de savoir) qui s'entretient à maintenir en ouverture, extatiques l'un à l'autre un *à dire* et un *vouloir dire* sans savoir quoi. » (43) Ces deux exigences sont en tension et sont suspendues au « il y a qu'il y a » (Parménide) que ne peut dire aucune langue de signification, ce qui signifie que la langue parlée échoue à donner sa raison. Il n'en demeure pas moins que la langue de signification permet sa traduction en une autre langue de signification. Mais il est des cas débordant ces langues. Maldiney se tourne alors vers ce qu'on appelle des œuvres intraduisibles, lorsque « les potentialités du discours débordent les potentialités de la langue », lorsque, littéralement, les mots nous manquent. A ce moment-là : « Emerge alors une parole qui prend son appel dans la patence sans trace qu'ouvrent en s'appelant en elle, le *à dire* et *le vouloir dire* originels. Telle est la parole poétique. » (44)

Selon Maldiney, ce que nous voulons dire par la langue n'est pas ce qu'elle veut dire en nous : il y a un « dénivellement » entre les deux (44). Lorsque l'ouverture du langage transcende les potentialités de la langue de toute la puissance du nom, émerge une parole prenant son appel dans la « patence qu'ouvrent le *à dire* et le *vouloir dire* originels » (44). On est alors dans une parole poétique. Maldiney s'inscrit dans le sillage des réflexions d'Heidegger et d'Hölderlin sur la parole poétique donnant un abri à l'être. Comme Heidegger, Maldiney pose que seuls les poètes ont la capacité de prendre la parole, et donc, de traduire. Il explique ainsi la célèbre analyse que fait Heidegger d'Hölderlin : « … L'homme habite en poète »[2], il « réalis(e) en œuvre l'union du langage et du réel en s'ouvrant une percée à travers la parole là où celle-ci ne cherche qu'à colmater leur séparation. » (44) Le problème de la traduction apparaît alors comme une question fondamentalement humaine que celui qui existe en poète éprouve à exister.

En effet, introduire un mot étranger, c'est le faire résonner « dans la matière phonique de notre langue » car « sitôt introduit en elle, son intrusion devient communicative, contagieuse ; elle nous oblige à considérer du dehors, comme lui, tous les mots de notre langue. Ils sont tout à coup frappés d'étrangeté absolue » (45).

Maldiney donne alors l'exemple les *Notes sur la traduction* du poète André du Bouchet :

[2] M. Heidegger, « … L'homme habite en poète », *Essais et conférences*, p. 224-45.

Eau en arménien, se dit *djour*. Village : *ghyour*. » « *djour* – dans la langue soudain (…) que j'ignore (…) de l'eau. Là, j'entends – un tel mot avant même de prendre sur moi de le prononcer – *déjà*. dès aujourd'hui, dans ma langue qui, du coup, elle, sera l'étrangère aussi. (*Ici en deux*, 1986, np)

Maldiney remarque alors que *djour* « comporte la même sorte de roulement frissonnant que d'autres noms de l'eau courante (rio, rivière, ru, Aar, riverum) : ce qui permet à *djour* de pénétrer inconsciemment, par simple résonance, dans la matière phonique notre langue. » Le son nous est connu et « la pluralité des langues … fait ressortir l'étrangeté de chacune et l'exproprie de ses aîtres », la langue que nous pensions connaître, maîtriser, la langue usuelle nous devient étrangère, par la vertu du mot, par la vertu du nom, de la chose qu'il recouvre et qui devient alors d'une « proximité presque absolue » comme lord Chandos en fait l'expérience dans sa *Lettre* (Hoffmansthal).

Confronté à l'expatriation de sa propre langue, Du Bouchet fait soudain l'expérience de la proximité de la chose, de l'eau « dans sa nue-présence » (46) :

l'eau pour elle seule

L'eau sans la soif, courant

Autre – et d'affilée presque, qui est soi. Avide, à nouveau. Avide

De soi.

Et cette eau n'est pas l'eau courante, si vous me passez le jeu de mot, l'eau usuelle.

eau n'était pas dans la langue

Village n'était pas

dans la langue.

……..

Ici, savez-vous, en plus d'un versant, elle a disparu.

Maldiney renforce cette thèse courante chez les traductologues de l'étrangéisation de la langue par la traduction, en posant qu'il y a plus : le mot est étranger mais il y a la chose, sa présence irréductible, indifférente à la langue qui nous sépare de celle-ci comme étrangère. Comment alors dire cette séparation avec la langue, dans la langue ?

De nouveau Maldiney fait parler le poète :

sur ce qui sépare aujourd'hui de la langue, que place à la disparition

soit faite à nouveau. une place – comme ciel – dans la langue à

la disparition, pour ce pas atténuer ce qui est là.

Le paradoxe consiste ici à « *faire place dans la langue à sa disparition* » (47), c'est-à-dire à subventir la langue de signification par un autre idiome, en prise sur l'originaire du langage. Cette disparition conduit alors au moment apertural de la langue et la disparition de la langue comme système clos qui « libère la dimension du dire » car « L'avènement de la parole ne va pas sans la révélation d'un vide dans la langue » (47). Maldiney reprend l'exemple de ces signes vides de sens que sont le « je » et le « tu » pour se demander « à quoi le dire, comme il s'ouvre, est-il ouvert ? » (47) Le dire n'est pas ouvert à un quelconque dehors. Car le dehors dont il est ici question est indicible. La soif de l'eau, cette soif du dehors est aussi la « soif, non moins aride, de la dire (qui) est un aspect de la soif de la dire, d'en amener la béance à la patence, d'ouvrir le muet. » (47) Mais cette parole, seule la peuvent dire les poètes « parlant en poètes » (47), justement parce leur poésie « perpétue le moment apertural du langage où la parole est suspendue entre *vouloir dire* et *à dire* », « en prenant ses marques dans des nominations encore en appel. » (47) Maldiney se tourne alors vers certaines esquisses d'Hölderlin qui expriment ces nominations inchoatives.

Aber es haben
Zu singen.
Blumen auch Wasser und fülhen
Ob noch ist der Gott
mais avoir cela
à chanter
Les fleurs aussi les eaux et sentir
Si Dieu est encore. (« Mnemosyne »)

Maldiney cite ensuite l'hymne « Colomb » mais ne mentionne pas le commentaire qu'en fait Du Bouchet dans … *désaccordée comme par de la neige*[3]. Il va directement au plus important : la position *entre* dedans et dehors du poète qui implique parfois la disparition des deux. L'entre n'est pas à comprendre comme une limite mais comme ce qui « enveloppe au contraire sur mutuelle présence d'absence : celle du *à dire* et du *vouloir dire* dont l'ouverture même est la parole. » (48)

[3] Recueil rassemblant trois textes autour de Hölderlin. Au centre, la traduction intégrale du poème dans sa version de Francfort et deux textes. « Car, pour peu de chose désaccordée… » est une poésie s'emparant de fragments de Hölderlin, notamment d'extraits du poème « Colomb », et donc du passage sur la cloche désaccordée, et un discours reprenant un texte daté du 21 mars 1970.

Au fond comme le dit Pasternak cité par Maldiney (mais non référencé) les grands textes décrivent leur propre naissance. Ils le font selon Maldiney parce que la parole poétique qui les porte « est la seule dont le déploiement maintient en incidence l'acte de sa naissance, elle exprime en cela l'essence de la parole. Elle se cherche à l'avant de soi, *comme l'existence*. » (48) Exister et vouloir dire sont des « exigences existentiales » où l'homme s'ouvre « à lui-même comme éclairant à soi ». Dans la poésie, la parole « est mise en demeure d'elle-même ; d'exister en s'ouvrant » (48). Et elle le fait sur la disparition du système de la langue, elle le fait lorsque cette disparition advient. Maldiney revisite la question de l'écart à la norme en la complexifiant. Il est à noter que ce qu'il entend par poésie ne recoupe qu'imparfaitement l'acception commune, et que Maldiney commente une grande variété de textes poétiques.

Le dehors qu'il y a à dire, ce dehors dans l'ouverture duquel nous ex-sistons n'a pas de mots dans la langue usuelle, fermée. La parole ne peut le dire que par des « vides » aux côtés des mots, des syllabes : « La parole pour le dire y laisse des creux nostalgiques sous la forme de vides, dont les mots, les syllabes, les accents ne sont, chaque moment critique, que la ponctuation. » (48). Ce vide, explique Maldiney « est ressenti à chaque passage d'un mot à l'autre, d'une syllabe à l'autre », mais il s'agit d'un vide « actif » (49), d'une « tension de durée, d'espace-temps » se manifestant dans les blancs.

Pour Maldiney, chaque moment d'une séquence poétique est une tension entre deux blancs. Ces vides sont « des aires ouvertes » (49). Et c'est dans cette éclaircie qu'apparaît chaque mot. Il ne communique avec les autres que dans la mesure où ces vides communiquent entre eux « dans le grand vide initial et final où chaque poème ouvre son propre horizon. » (49) C'est ainsi que la poésie se lève en elle-même à partir de rien. Comme le réel « mais lui en elle et elle en lui. » (49). Maldiney se réfère sans le dire aux propos de Novalis : « La poésie est le réel véritablement absolu. C'est le noyau de ma philosophie. Plus c'est poétique, plus c'est vrai » (*Fragments*, 1797).

Le poète est donc celui qui prête attention, s'ouvre à l'événement de la chose, à la rencontre, qui se donne sur le mode de l'éclair. Maldiney cite alors Du Bouchet :

Ce qui aura accentué n'est qu'une part infime de la chose.
qu'un mot supplante mais chose

L'accent est une trace, déjà supplantée par un autre mot, que le poète a pour tâche de « *traduire* » (49). Cette traduction, Du Bouchet en donne une expression :

dans l'instant qu'elle est conservée, quelquefois on l'appellera
angoissse. Ou glacier.

Viscéral, le glacier.

---

de nouveau, ce n'est que la face de l'ouvert. on n'y entrera pas

Sans être disparu.

Il faut disparaître dans l'ouvert du glacier, expérience que Maldiney assimile à celle de la vue d'un vase Song qui exige la prise en compte d'un invisible. Le vase naît sur ce fond concave illimité « dans le vide duquel – par retournement total – l'extérieur du vase, son galbe, et sa matière émergent, irrécusables et immotivés. » (50) Maldiney cite encore le motif du peintre qui en passe par un vide pour former un tracé. Il conclut que : « Le vide est présent dans le mot comme dans les ruptures du tracé » et signale que Du Bouchet l'appelle quant à lui « cassure » (50). Le mot cassé l'est par « l'obligation contradictoire de se conformer à l'appel d'un *à dire* impossible à circonscrire, (qui) libère un vide, concavité rugueuse qui prend forme dans une nomination. » (50) La nomination apparaît dans ce que Maldiney appelle « les éclats épars déliés du système de la langue. »

On aurait donc tort de concevoir la poésie comme une modification de la langue comme le pose l'Ecole de Prague car elle trouve son origine en deçà de la langue comme système de signification. Elle « perpétue dans la langue, quelle qu'elle soit, l'acte de naissance du langage. » (50) Car enfin nulle médiation ne saturera la faille entre les choses et les mots et restera toujours la question fondamentale selon Maldiney la qualifiant de « question de granit » : « comment dire le dehors ? » (50) Certes pas avec une langue de signification.

La poésie révèle alors son rôle crucial, fondamental pour toute traduction car « La poésie éclaire ce moment crucial de toute traduction qui met directement en cause l'émergence du langage : en elle le langage révèle son être. » (50) La traduction se définit alors comme ce retour poétique, *poiétique*, à l'origine du langage. Elle met en cause radicalement, notre rapport au langage, notre mode d'ouverture, notre présence. La traduction n'est pas affaire de langue et de système de significations mais elle est affaire de langage, d'origine du langage qu'elle doit toucher, se (re)mettant se mettant en cause, cause du sujet traduisant.

Traduire, c'est donc faire l'épreuve de l'ouverture du dehors où répond « dans le cours toujours renaissant de la parole poétique un vide qui se recrée sans cesse. Ce vide surgissant du vide qui porte la feuille du peintre, et de ce que le poète Du Bouchet appelle « le ciel » et dont il dit :

Peser de tout son poids sur le mot le plus faible afin qu'il

S'ouvre et livre son ciel

Car c'est par le ciel, ce blanc que communiquent les mots et ce ciel, le ciel d'un mot « ne se ferme sur aucune signification. » (51) Il faut faire éclater la langue comme système de signification. Et le ciel des mots « est ce qui, dans la parole l'ouvre à la réalité. » (51) Maldiney se tourne alors vers Hoffmansthal qui la définit comme « une signifiance insignifiable » (51). Pour Maldiney cette signifiance qui n'est pas de signe pour se dire ni ne s'égale au sens « ouvre la dimension du sens », c'est-à-dire permet que le sens ne soit jamais fixé. Et la parole, bien sûr a affaire avec cette signifiance insignifiable ; elle est issue de cette « lucidité de puissance » antérieure à toute « lucidité de savoir » dont s'éclaire le pouvoir qu'a l'homme et qui le fait homme. Nous habitons le langage en parlant et nous habitons les « mots » (51). Habiter les mots, habiter en poète c'est aussi sortir des mots, ne pas se laisser prendre à leur évidence, leur usage, leur force d'attraction, c'est nier le sens commun pour se tenir dans l'éclaircie, de se tenir « ouvert pour l'ouverture de la réalité » (51). A l'inverse, une *lekta* est par essence inhabitable. Il faut donc, pour traduire, sortir les mots « du ternaire mot-signification-langue » (51) Et le mot sorti de ce ternaire est un nom. Or le nom n'est pas un signe mais « un foyer de signifiance – lieu natal du langage » (52).

Lorsque nous nommons, nous appelons, nous en appelons à la signifiance « qui nous interpelle, ici, en deux » (52, il s'agit bien d'une référence à Du Bouchet), dans cette tension entre *à dire* et *vouloir dire*. Nous en appelons à la signifiance et notre appel, dit Maldiney prend « la forme d'un nom » qui est un foyer de signifiance, et qui fonde, à chaque fois, « la langue initiale qu'ici et là j'ai vu devancer la mienne », cette langue qui se caractérise par ce que l'on nomme la « rigueur poétique » (52). Le nom est une « matière brute de signifiance » (51).

> Revenant à la traduction, Maldiney pose que :
>
> Traduire, au sens littéral de '*traducere*', c'est conduire d'un lieu à un autre par-delà une ligne de démarcation. Mais le trait de séparation doit être traduit en trait d'union. Cette mutation des opposés comme de soi à soi exige la substitution totale et réciproque des choses et des mots … au lieu même de leur co-naissance. Une telle mutation non changeante n'est possible que parce que Réalité et Signifiance sont chacune le dimensionnel de l'autre. (53)

Si le « propre de la poésie est d'habiter », alors « celui d'une traduction (est) de donner à habiter … une parole. Le problème de la traduction en présence d'une parole ouverte est de lui donner ouverture dans une autre langue. Il ne s'agit pas de transfert, mais de ressourcement. La traduction ne fonctionne pas de signe à signe. Elle aménage dans la langue ce qui doit être l'emplacement du natal. » (53)

La traduction entendue en ce sens n'est pas la traduction scientifique sur laquelle Maldiney reste muet car elle opère entre système de signification institués. La traduction au sens où l'entend Maldiney est donc une activité fondamentale, fondatrice de l'homme. Il existe toutefois un aspect plus intime de la traduction propre à la poésie lorsque le poète traduit son propre langage dans la langue véhiculaire qu'il emploie (cf Hölderlin). Mais il ne s'agit pas « d'une translation d'une langue à l'autre. » (53) Il ne s'agit pas, là encore comme le poétise Du Bouchet, et comme le théorise poétiquement Maldiney, de bloquer les nominations « suspendues en langage d'appel » en « significations inscrites dans la structure d'une langue » (53) mais de faire l'expérience décrite par Du Bouchet : « on ne s'aperçoit pas que cela n'a pas été traduit. » (53), c'est-à-dire d'oublier qu'on n'a pas tout traduit, qu'il y a un reste : le dire de la parole (personnelle) qui n'est pas « dicible dans la langue » (54). La thématisation de son propre rapport au langage est impossible à quiconque parle.

Ce dire a sa tenue dans l'ex-sistence et dans ce que Maldiney appelle après Winnicott « l'espace potentiel » (« transitionnel ») transcendant l'espace extérieur perçu et l'espace intérieur subjectivement conçu » (54). Cette stase originaire « enveloppe le à dire et le vouloir dire » préexistant à toute distinction entre ce que Guillaume appelle « 'l'univers regardé du hors-moi et l'univers regardant' du moi – c'est-à-dire (selon Maldiney) à toute interprétation décomposant l'existence en deux régions objectives de l'étant. » (54-5) Cette stase originaire est « l'espace d'appel et d'ouverture de la parole poétique » (55). La parole est traduction de soi. Elle déploie l'espace de la parole que chacun porte en soi et en lequel il consiste, il ex-siste.

On voit que la traduction occupe une place fondamentale dans la pensée maldinienne puisque chacun est appelé à traduire (c'est-à-dire à ne pas totalement traduire et à oublier cette incomplétude) en parlant, en ayant rapport non pas à la langue comme système de signification mais à l'originaire du langage.